

# CENSEUR,

Journal de Lyon,

POLITIQUE, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DU 26,						
PAR RICHARD PÈRE ET FILS,						
Ingenieurs-opticiens, brevetés, quai St-Antoine, 11.						
HEURES.	THERM.	HYGROM.	BAROM.	VENT.	CIEL.	
6 heures du mat.	13 la-dessus de 0.	65 deg.	27 pou.	6 lig.		
Midi.	18 la-dessus	00 deg.		pas de vent.	Sud.	
SOLEIL.			LUNE.			
Lever.	Midiv.	Couch.	Phases.	Age.		
0 h. m.	0 h. m. 27.	0 h. m.		Pleine lune. 18		

Le CENSEUR ne donne de publicité qu'aux avis, lettres et documents revêtus de signatures connues, et dont les auteurs se font connaître de la Rédaction.

Lyon, 26 septembre 1839.

Le ministère ne songe plus à se retirer, mais au contraire à se fortifier dans sa position; il élabore son plan de campagne, fait ses préparatifs d'attaque et de résistance, et travaille sinon avec adresse et en secret, du moins avec vigueur et constance, à se frayer des voies faciles pour traverser la session prochaine. Son existence paraît assurée jusque là à tous ses amis, grâce à des mesures assez bien combinées pour se former dans la chambre une majorité parfaite. C'est au moral des députés qu'on s'adresse; on tient à satisfaire les chefs de ces bons moutons de Panurge qui votent quand votent leur chef de file, et manœuvrent sous ses ordres avec une admirable précision. Hier, six places nouvelles étaient créées dans le conseil-d'état; la chambre en a obtenu quatre, ce qui doit être pour elle une preuve évidente que le ministère ne veut que le bien du pays. Aujourd'hui ce n'est plus seulement par des places au conseil ou d'autres faveurs personnellement accordées aux députés que les habiles du cabinet espèrent rallier à eux les insoumis et gagner les consciences timorées; il y a d'autres moyens assez adroits, qui flattent l'amour-propre, donnent du crédit, inspirent un certain respect tout craintif, et l'un de ces moyens est exploité depuis quelques jours avec un grand succès.

Beaucoup de députés du centre gauche ou d'une opposition fort calme, pas assez aventureuse pour dépasser celle des ennemis du tiers-parti, ont vu dans les dernières élections leurs candidatures combattues par les manœuvres des sous-préfets de leurs arrondissements. C'était sans doute de bonne guerre, puisque toutes les administrations, loin de laisser aux électeurs une entière liberté dans leurs choix, essayaient au contraire de les leur imposer. Mais enfin c'était une guerre, et ils en ont gardé rancune; plusieurs même, vivement blessés dans la bataille électorale, se sont promis et ont promis à leurs amis de faire destituer les fonctionnaires qui avaient lutté contre eux avec trop d'énergie. Ils ont fait leurs plaintes au ministre de l'intérieur. Or, comme tout député veut avoir du crédit, et veut surtout passer pour en avoir; comme il aime à prouver qu'il peut, au besoin, faire destituer un sous-préfet; comme il est dans la politique de tous les Machiavels de mettre à profit les petites passions humaines, et de s'en servir dans un intérêt soit de personne, soit de cause, on espère aujourd'hui beaucoup de messieurs les députés en leur accordant la satisfaction qu'ils ont demandée. Voilà pourquoi, dans ce moment, il est partout question de changements et de destitutions dans les sous-préfectures; voilà pourquoi on bouleverse aujourd'hui l'administration, sans autre besoin que celui de satisfaire les amours-propres blessés de quelques députés dont on espère ainsi gagner l'appui dans les discussions et le vote dans les scrutins; voilà pourquoi on élabore des listes de proscription sur lesquelles tremblent de se voir tous ces pauvres sous-préfets, machines administratives qui ne savent qu'obéir et n'ont pas la puissance de savoir autre chose, malheureux qui auraient été destitués s'ils avaient laissé passer certaines élections sans lutter contre elles, et qui vont l'être pour l'avoir fait.

Ce n'est pas que nous soutenions le moins du monde le personnel administratif, ce n'est pas qu'il nous inspire le moindre regret; ce n'est pas que nous contestions à un cabinet le droit de placer ses amis et de renvoyer ses ennemis; mais ce que nous voudrions pour l'avenir, c'est que les administrateurs ne fussent que des administrateurs et non des hommes politiques; nous voudrions qu'un sous-préfet n'eût à s'occuper que des affaires de son arrondissement, et qu'il ne fût pas placé là par le pouvoir comme un préposé politique pour imprimer telle ou telle direction. Les affaires souffrent pendant que M. le sous-préfet s'occupe des candidatures; les affaires souffrent encore pendant que M. le sous-préfet change de résidence; il y a enfin au-dessus de cela une haute considération morale, c'est que des places qui ne doivent être accordées qu'aux capacités, et que les capacités doivent conserver, deviennent ainsi le prix des tripotages, des fraudes, de la corruption; et jaugés avec un pareil système on ne dirige dans une bonne affaire d'un pays.

Les légitimistes de Paris jouent depuis quelque temps une comédie qui met dans un singulier embarras les légitimistes de province. On sait comment l'Univers religieux et la Gazette de France ont engagé la querelle. L'Univers, d'une dévotion moins orthodoxe et d'un amour moins platonique que la Gazette, fatigué de faire, depuis neuf années, des vœux tristes et stériles, a cru pouvoir se permettre sans crainte une infidélité joyeuse, et sans plus de façons, il a jeté le froc aux orties en se ralliant à la dynastie de juillet. La Gazette de France, au contraire, toujours dévouée à la sainte cause qui lui rapporte 200,000 fr. par an, continue à rechercher l'amour de la branche aînée et le culte du droit divin, en traitant de faux frères les légitimistes ralliés, ou à peu près, de l'Univers religieux. Au milieu d'un si grand schisme, et quand les deux camps sont ouverts, que fera la presse légitimiste de province? Jusqu'à présent, peu d'organes ont osé se prononcer; mais on nous assure que déjà bien des légitimistes ont eu leur foi ébranlée. Les avances faites par le pouvoir, les supplications du Journal des Bi-

bats et surtout la déconfiture de don Carlos ont découragé l'opinion légitimiste en province comme à Paris.

Ainsi, à Toulouse, dit l'Emancipation, c'est avec de l'argentierie prêtée par une grande maison noble et légitimiste que la table du duc d'Orléans a été, en partie, servie, pendant son séjour à la préfecture.

Un vieux légitimiste de la même ville, consulté par son fils sur ce qu'il devait faire, lui répondit que pour lui, vieux, infirme et goutteux, qui n'avait plus qu'à songer à la mort, il était naturel qu'il restât fidèle à son culte en n'abjurant pas ses vieux Bourbons; mais qu'il trouvait tout simple qu'un homme jeune ne s'attachât qu'à ce qui était jeune.

Un dandy femelle, coureuse du monde, qui prétend avoir vu Henri V à Goritz, disait aussi qu'elle le trouvait moins bien que le duc d'Orléans, et que c'était pour ce dernier que son cœur inclinait.

Cependant une grande décision a été prise à la presque unanimité, ajoute l'Emancipation, dans le noble faubourg de Toulouse; la voici :

« Considérant que le siège de Troie a duré dix ans ;

» Que Pénélope a résisté dix ans à ses amants ;

» Que la ville de Veies a été assiégée dix ans par les Romains ;

» Considérant surtout que saint Césaire promet le retour d'Henri V pour l'an 1840 ;

» Et que, quand on a attendu neuf ans, on peut bien attendre une dixième année ;

» Pour ce motif, le parti ne se ralliera définitivement et officiellement qu'en l'hiver de 1841. Jusque-là, il se bornera à préparer les voies pour faire la capitulation aux meilleures conditions possibles. »

Encore une fois, le public n'a-t-il pas grandement raison de rire de toutes ces scènes burlesques, et le château d'en triompher ?

On lit dans le Temps :

On porte à dix le nombre des préfets qui vont être changés ou appelés à d'autres fonctions, ou simplement révoqués. On dit qu'il y a trente sous-préfets dont le changement de résidence est décidé. Ce qu'il y a de piquant dans ces mutations, c'est qu'elles suivront immédiatement les votes des conseils-généraux, qui réclament contre ces mouvements ou bouleversements, et devenus si fréquents et si fâcheux pour la bonne administration des départements. »

Parmi les sous-préfets qui doivent être réintégrés dans leurs fonctions ou être changés de résidence, nous avons cité M. Pons, qui serait rappelé à Apt, d'où on l'avait révoqué parce qu'il y combattait l'élection de M. Salvandy; M. Malher, sous-préfet de Mantes, envoyé à Compiègne; M. Desplanques, sous-préfet de Clermont, envoyé à Mantes; M. Blanc, frère de M. Edmond Blanc, sous-préfet de Compiègne, envoyé à Etampes en remplacement de M. Laylevoix, connu par son opposition contre M. Duvergier de Hauranne; M. Doumerc, sous-préfet de Loudéac, envoyé à Montluçon; M. de Saint-Marceau, sous-préfet de Bar-sur-Seine, envoyé à Soissons, et enfin M. de Valsuzenay, sous-préfet démissionnaire de Bar-sur-Aube, envoyé à Fontainebleau.

Le Patriote de Saône-et-Loire annonce aujourd'hui le remplacement de M. Lefebvre de Courchamp, sous-préfet de Lure, par M. Quintard, sous-préfet de Châteauhin (Finistère).

On parle aussi de M. Toupot de Beveaux, relégué, par le ministère du 15 avril, dans la sous-préfecture de Beaume, et qui serait rappelé à Béthune, d'où une intrigue de M. Martin (du Nord) l'avait éloigné.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

Le général commandant la 20<sup>e</sup> division militaire à M le président du conseil.

Bayonne, 23 septembre.

Estella s'est soumise. Un escadron navarrais s'est réfugié sur notre territoire, près de Saint-Jean-Pied-de-Port; trois bataillons sont dans la forêt d'Irati.

CONSULAT D'ESPAGNE A BAYONNE.

Bayonne, le 19 septembre 1839.

A M. le président de la chambre de commerce.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous prévenir que par disposition de S. E. M. le duc de la Victoire, général en chef des armées espagnoles, la douane d'Urdax est maintenue sur ce même point à dater du 17 de ce mois.

Voici, M. le président, les mesures arrêtées par S. E.

1<sup>o</sup> Les marchandises provenant de France y seront admises, les droits d'introduction seront ceux fixés dans le tarif en vigueur.

2<sup>o</sup> La prohibition de l'introduction en Espagne de toute marchandise de coton est maintenue.

3<sup>o</sup> Toute marchandise, quelle que soit sa qualité, saisie en dehors de la route directe de France à Urdax, sera confisquée, ainsi que celles qui seraient saisies en dehors d'Urdax, si elles n'étaient pas accompagnées de l'acquit-à-caution ou guia de la même douane.

4<sup>o</sup> Seront néanmoins exceptées de cette mesure les marchandises, même celles prohibées, saisies sur la route directe de France à Urdax, pendant les premiers quinze jours à dater de l'installation de la douane; elles seront réputées comme ayant été dirigées de bonne foi, et le directeur de la douane les fera accompagner par un de ses employés jusqu'au pont de la Bidasoa.

Ces dispositions sont provisoires en attendant celles du gouvernement de S. M. la reine Isabelle II.

Tout envoi de marchandises devra être accompagné du certificat d'origine.

Veillez donner à cette communication toute la publicité convenable dans l'intérêt du commerce français.

Agréés, etc.

Le consul d'Espagne,

Signé A. F. DE GAMBOA.

Nous apprenons que l'inauguration de la statue du colonel Combes, qui avait été annoncée pour le 18 du mois prochain, sera forcément retardée de quelques jours.

Voici ce que nous lisons dans le Journal de Montbrison sur les préparatifs obligés pour cette solennité :

L'adjudication des ouvrages à exécuter pour le placement de la statue a eu lieu seulement aujourd'hui à la préfecture, en faveur de M. Guichard, de Feurs.

La statue sera placée en face de l'église de Feurs; le piédestal aura une élévation totale de plus de deux mètres hors de terre.

Une lettre de M. Baude, dont les soins sont bien précieux pour le pays, a informé M. le préfet de la Loire que la statue serait mise en route vers la mi-septembre; l'œuvre de M. Foyatier arrivera donc très-prochainement à Feurs.

D'après les ordres de M. le ministre de la guerre, le cœur du colonel Combes sera remis par M. le colonel du 47<sup>e</sup> régiment de ligne, qui est resté dépositaire de cette précieuse dépouille, à une députation du régiment, composée d'un officier et de deux sous-officiers, qui se rendront à Feurs, pour remettre à la municipalité de cette ville le dépôt dont ils seront chargés, et assister comme représentant le corps à l'inauguration du monument.

L'autorité a l'intention de donner une grande solennité à cette cérémonie; on ne saurait avec plus d'opportunité rendre un éclatant hommage aux vertus civiques et au courage.

Le Journal de Saint-Etienne a émis la pensée que des députations soient envoyées à Feurs par les villes du département de la Loire pour les représenter dans cet acte de reconnaissance publique; nous applaudissons à cette idée.

Paris, 24 septembre 1839.

(Correspondance particulière du CENSEUR.)

La tranquillité la plus parfaite continue à régner à Lille; l'Echo du Nord nous en donne l'assurance dans les lignes suivantes :

« Les troubles dont la ville de Lille a été le théâtre pendant deux ou trois jours sont entièrement apaisés. La journée d'hier s'est passée fort paisiblement, et tout fait espérer qu'il en sera de même aujourd'hui. Les ouvriers, dont l'esprit peut être égaré, mais ne se perd jamais, ont eu le bon sens de sentir que le désordre était beaucoup plus nuisible qu'utile à leurs intérêts, et ils ont repris leurs habitudes de travail et de tranquillité. »

Malheureusement, à côté de ces lignes rassurantes, nous avons à annoncer des nouvelles fâcheuses. Il paraît que, ce matin, M. le ministre de la justice a reçu une estafette dont les dépêches annonçaient que des troubles très-graves avaient éclaté à Mortagne et à Caen, toujours à l'occasion de la question des grains, et que, dans l'une de ces deux localités (nous ne savons laquelle), une collision ayant eu lieu entre la force armée et la population, l'avantage est resté à cette dernière. La personne qui nous annonce ces faits nous inspire toute confiance; nous aimons cependant à croire qu'ils n'ont pas eu une telle gravité. Nous puisons nos motifs de sécurité dans la lettre suivante, que publie ce matin l'Echo des Halles, lettre qui lui a été adressée par M. le maire de Mortagne, sous la date du 22 septembre :

« Monsieur,

» Hier, après le marché, au moment du départ des voitures chargées de blé, des tentatives de désordre ont eu lieu ici.

» Craignant que la malveillance ou la peur ne donne à cet événement un caractère de gravité qu'il n'avait pas, je m'empressai de vous annoncer que les voitures ont toutes été mises en route sous mes yeux, sous les yeux de M. le préfet et de M. le procureur du roi; qu'aucun acte de violence n'a été exercé en notre présence; que quelques pierres ont été lancées avant notre arrivée; que nous avons été bien secondés par un fort détachement de la garde nationale.

» Ce matin, deux voitures en retard sont rentrées en ville, parce que les voituriers ont été saisis de terreur, quoique la présence seule du maréchal-des-logis de gendarmerie leur ait ouvert le passage.

» Voilà, Monsieur, l'exacte vérité; vous pouvez, en outre, donner l'assurance que des mesures sont prises pour que les vendeurs et les acheteurs trouvent protection et tranquillité pour l'avenir. »

D'après ces assurances, il faudrait penser que si la collision dont on nous a parlé a eu lieu, c'est la ville de Caen qui a eu à la déplorer et à en souffrir.

— Une lettre particulière de La Haye, du 21 septembre; nous donne la nouvelle suivante :

« Un bruit étrange circule depuis quelques jours. On dit que le vieux roi Guillaume désirerait goûter les douceurs d'un second hymen. On avait pensé que si le roi Guillaume croyait pouvoir descendre de son haut rang pour entrer dans une famille particulière, il était néanmoins trop bon protestant pour épouser une catholique et trop bon politique pour épouser une Belge, enfin trop prudent pour hasarder une démarche capable de le dépopulariser. C'est la comtesse d'Outremont que le roi voudrait, dit-on, épouser de la main gauche, espèce de mariage dont celui du roi de Prusse avec la princesse de Liegnitz offre l'exemple. Des

personnes, d'ordinaire bien informées, assurent que le mariage, bien arrêté, devait se faire au mois d'août dernier, mais que, d'après toutes les instances de la famille royale, le roi aurait consenti à remettre cette union à l'année prochaine. La comtesse voyage en ce moment, dit-on, en Italie, et l'on espère que ce voyage et le consentement du roi à un ajournement de mariage serviront à le rompre entièrement.

Le roi Guillaume a 67 ans; veuf depuis sept ans seulement d'une sœur du roi de Prusse, la perte de sa royale moitié le plongea dans un chagrin qui fit craindre quelque temps pour sa raison. On ne saurait chercher dans le besoin d'héritier les velléités matrimoniales qui occupent aujourd'hui les désœuvrés du monde officiel de La Haye, car Guillaume a deux fils et une fille légitimes qui lui ont donné sept petits-enfants.

BULLETIN DE LA BOURSE DU 24 SEPTEMBRE.

Bourse complètement nulle. Quoiqu'il y ait eu quelque activité dans les affaires, les cours n'ont éprouvé aucune variation. La rente est constamment restée au parquet à 81 20, quelquefois offerte, mais plus souvent demandée; on a même fait 81 25. Dans la coulisse, le cours pour ainsi dire unique a été 81 17 1/2.

Au parquet, la rente est restée offerte à 81 20. A quatre heures, elle était offerte dans la coulisse à 81 17 1/2.

VOYAGE ET ARRIVÉE DE DON CARLOS A BOURGES.

Nous lisons dans le *Progressif* de Limoges, du 21 : Don Carlos, dont le passage à Limoges était annoncé depuis plusieurs jours, est arrivé hier vers six heures du soir. Il est descendu dans la maison habitée par l'ancien receveur-général et située sur le boulevard de la Promenade. Ce logement avait été préparé par les soins de l'administration avec tout le confortable et nous dirons même avec tout le luxe possible dans un cas d'impromptu.

Don Carlos et sa suite occupaient deux voitures. A son arrivée, don Carlos a été reçu par M. le préfet, qui l'attendait depuis plus de trois heures, et qui, après l'avoir mis en possession de son logement, s'est immédiatement retiré.

Don Carlos paraît profondément abattu. Agé de 51 ans, on lui en donnerait plutôt 60. Il est d'une taille moyenne; ses cheveux et sa barbe sont d'un rouge tirant sur le gris; il porte des moustaches et un collier; sa physionomie est commune et n'a rien qui révèle en lui aucune qualité saillante, soit sous le rapport du caractère, soit sous celui de l'intelligence.

La princesse de Beira, âgée de 45 ans environ, conserve les restes d'une beauté qui a dû être remarquable. Son teint est pâle et bilieux; elle est abattue et fatiguée comme don Carlos, mais elle semble résister avec plus d'énergie que lui à l'affaiblissement qui les accable l'un et l'autre.

Don Sébastien est petit et louche; il marche la tête basse; sa physionomie n'indique ni joie ni tristesse, elle est parfaitement inerte. Il ressemble plutôt à un moine qui n'est jamais sorti du cloître, qu'à un ex-chef de guérillas.

Le prince des Asturies est une frêle et délicate figure, empreinte d'une beauté toute féminine. De toute la famille, c'est sans contredit celui auquel on se sent le plus disposé à accorder de l'intérêt.

Don Carlos a refusé le dîner qui lui avait été préparé et s'en est fait préparer un autre par son propre cuisinier. On dit qu'il a constamment agi ainsi dans les différentes villes où il a déjà passé. Le dîner qu'il s'est fait servir était un dîner gras, au contraire de celui qu'il a refusé et qui était entièrement maigre; cette remarque a été faite à cause du jour qui était un de ceux où l'usage de la viande est interdit par l'église catholique.

Don Carlos, la princesse de Beira et le prince des Asturies ont dîné ensemble; don Sébastien a dîné séparément. Cette circonstance est, dit-on, le résultat de l'étiquette suivie antérieurement à la cour du prétendant.

Dans la soirée, don Carlos, ainsi qu'il en avait lui-même exprimé la volonté, n'a reçu personne, si ce n'est toutefois le curé de Saint-Pierre, qu'il a fait appeler, et auquel il a demandé de lui dire la messe dans ses appartements avant son départ.

Ce matin, après avoir, en effet, entendu la messe et reçu la visite de l'évêque de Limoges, don Carlos est parti à sept heures et demie pour Châteauroux.

Aucun des officiers carlistes présents à Limoges n'a pu obtenir d'être admis à le visiter, et nous avons entendu dire à ce sujet que l'impénétrabilité dont il jugeait à propos de s'environner était motivée par les craintes que lui inspirent un certain nombre de ses partisans, vivement mécontents, pour ne pas nous servir d'une expression plus énergique, de l'avoir vu faire retraite aussi vite, et céder aussi facilement à un premier revers, après avoir sacrifié tant d'argent et tant d'hommes.

Don Carlos voyage sans escorte, et c'est à tort que quelques journaux ont avancé qu'il était accompagné par un ou deux officiers de gendarmerie, chargés de le garder à vue. M. de Tinant est seul préposé à sa surveillance, et il paraît avoir pour mot d'ordre d'exercer sa mission avec la plus discrète réserve et les plus grands ménagements.

Une lettre particulière que nous recevons de Bourges, et qui porte la date du dimanche 22 septembre, huit heures du soir, nous annonce en ces termes l'arrivée du prétendant et de sa famille dans cette ville :

« On nous avait annoncé que don Carlos arriverait aujourd'hui à deux heures de l'après-midi. Le temps était beau, c'était jour de repos; la plus grande partie de la population s'était portée, dès midi, vers le quartier d'Auron, que don Carlos devait traverser pour se rendre à l'hôtel de Panette, qui lui a été choisi. La rue d'Auron, la place de l'Arsenal, les remparts qui avoisinent la porte d'Auron et la route de Châteauroux étaient occupés par la foule qui croissait à chaque instant. Un piquet de 25 artilleurs à cheval, aidé par deux escouades de gendarmes à cheval et à pied, et par les sergents de ville, était chargé de diviser la foule. Aucune escorte n'a été envoyée à don Carlos au-delà de la ville.

« A l'arrivée des voitures des princes, une partie du piquet d'artillerie les a précédées; les gendarmes ont fermé la marche. Il était plus de six heures. Ces voitures, qu'un courrier avait devancées, consistaient en une calèche et deux cabriolets de voyage; les glaces des trois voitures étaient fermées. Ces voitures avec leur escorte ont franchi au grand trot la rue d'Auron, la rue du Tambourin-d'Argent, la rue des Armuriers et la place de l'Arsenal; elles ne se sont arrêtées que dans la cour de l'hôtel de Panette dont les portes ont été immédiatement fermées. Des groupes nombreux stationnent encore en ce moment devant l'hôtel.

« Le service de table de don Carlos sera fait par le propriétaire de l'hôtel de France.

« Don Carlos n'est pas arrivé plus tôt, parce qu'il s'est arrêté à Châteauroux pour entendre la grand-messe.

« La population de Bourges, en se portant au-devant du pré-

tendant espagnol, n'a été mue que par la seule curiosité. » Ainsi, don Carlos a été interné dans la ville qui va lui servir de résidence.

On peut voir, par l'extrait que nous donnons du *Progressif* de Limoges, que le prince prend soin de sa santé, et que, tout excellent catholique qu'il est, il sait bien, un vendredi, renvoyer un dîner maigre pour un dîner gras. Les légitimistes qui ont commencé des éloges sur les malheurs de ce noble exilé pourront exploiter cette circonstance qui est très-poétique. On remarquera encore que don Carlos, qui a abandonné tant de braves sur le sol de l'Espagne, n'a pas dédaigné de se faire suivre par son cuisinier. Le pauvre homme !

Faits Divers.

DE LA MANIÈRE DONT SE FAIT LE TRAFIC DES NOIRS. — M. Texogo, ancien gouverneur de Mozambique, a adressé à M. Foxwell Brixton de curieux détails sur la traite des nègres que les Portugais font encore sur la côte orientale d'Afrique. La continuation de ce trafic ne doit pas être attribuée au gouvernement ni au gouverneur de ces possessions, mais bien aux habitants eux-mêmes et aux spéculateurs. En 1837, le marquis d'Aracaty avait été chargé de remplacer Antoine de Mello, dont l'administration avait été justement et sévèrement censurée par lord Brougham. Il devait abolir ce trafic, mais il se vit bientôt assiégé par les plus grandes difficultés. Il fut forcé de laisser le trafic se faire encore ici, et mourut l'année suivante abreuvé de dégoûts. Pour abolir la traite dans ces parages, il faudrait une modification complète du système en vigueur.

Lors de l'arrivée de M. d'Aracaty, dix ou douze bâtiments négriers partaient avec d'abondantes cargaisons d'esclaves. Après avoir payé le droit de 7 dollars 1/2 par tête à la couronne, et 3 dollars au gouverneur pour sa cassette particulière, ces vaisseaux emportaient de Mozambique plus de six mille esclaves. Les négriers ont soin de choisir pour leur commerce une maison voisine de la mer; on l'appelle feitoria; son but est de faciliter le plus possible la contrebande. La maison est entourée de murs, elle a une cour spacieuse; on y a des réservoirs d'eau de pluie, Mozambique n'ayant pas de sources.

Les nègres, presque sans vêtements, sont amenés à la feitoria. On les soumet à l'examen le plus minutieux et à diverses épreuves pour constater leur force et leur santé.

Un nègre de près de six pieds, sans défauts et sans barbe, vaut ordinairement 30 dollars espagnols; aussitôt qu'il a été trouvé bon, et quand les marchands sont d'accord, il est marqué avec un fer chaud, et on le fait passer dans la cour, où des sentinelles sont placées, l'épée nue à la main, pour empêcher les malheureux de s'enfuir. Lorsqu'un certain nombre de ces nègres sont réunis dans la cour, pour leur faire prendre quelque exercice et pour les distraire, on fait venir un instrument sonore et un tambour, et on force même les plus tristes à danser autour du musicien.

Les nègres les plus vigoureux sont liés deux par deux avec des chaînes passées autour du cou, et quelquefois même ils ont les fers aux pieds. On emploie la même précaution lorsqu'ils sont très-nombreux.

On les divise en deux classes, les *brutos* (grossiers) et *ladinos* (instruits). Les premiers sont ceux amenés de l'intérieur des terres; ils sont à l'état de sauvages. Les autres parlent un peu portugais, ils savent faire quelque chose; ils ont plus de prix. Ces derniers ont été déjà quelque temps esclaves à Mozambique ou dans quelque plantation. Les maîtres s'en défient dans l'espoir d'être bien payés ou parce qu'ils n'en peuvent rien faire. On donne quelquefois pour ces derniers 60 dollars espagnols ou 13 liv. sterl. Il faut un mois pour compléter une cargaison, parce que les acheteurs vendent les marchandises, d'abord, qu'ils ont apportées, et avec le prix ils se procurent des esclaves. Ils font leurs déclarations aux douanes quand tout est prêt, et ils obtiennent du gouvernement les papiers et passeports nécessaires. (Sun.)

— On lit dans le *Patriote des Alpes* :

« Nous avons reçu vendredi dernier, mais trop tard pour pouvoir leur donner place dans notre feuille, d'affligeants détails sur les effets de l'orage des 14 et 15 de ce mois; il paraît s'être étendu dans tout le département, et c'est aux environs de Grenoble qu'il a sévi avec le moins de force.

« Autour de Vienne et de Saint-Marcellin, entre autres, dans le bassin de Tullins, et entre la Frette et la Côte-Saint-André, le vent a causé des dégâts infinis; tous les fruits sont perdus, et un grand nombre d'arbres ont été brisés ou déracinés.

« Mais c'est le canton du Villard de Lans qui a peut-être le plus souffert; des forêts entières ont été dévastées. A Rancurel, la maison d'un cultivateur nommé Feugier a été foudroyée le 14; son gendre, sa fille et une autre personne ont été tués sur le coup. L'étincelle électrique, continuant sa route à travers l'étable, donna la mort à six vaches, douze chèvres, un porc et quelques brebis. Dans un instant l'habitation, embrasée sur tous les points, ne fut plus qu'un vaste foyer où s'engouffrait toute la fortune mobilière du malheureux Feugier: denrées, meubles et instruments d'agriculture, tout a été la proie des flammes. Il ne reste à ce cultivateur, jadis aisé et qui a tout perdu en un instant, que trois orphelins à nourrir.

« La Romanche, grossie subitement, a rompu l'une de ses digues et couvert de ses débordements une grande partie de la plaine du Bourg-d'Oisans; elle a détruit la plus grande partie des récoltes, dernière ressource des habitants qui déjà ont eu à souffrir de nombreuses intempéries. On s'est mis immédiatement à l'œuvre pour réparer la brèche faite à la digue, et en ce moment on doit être maître de la rivière, à moins que le nouvel orage de samedi dernier n'ait amené une autre crue et détruit les ouvrages faits à la hâte. Un secours du gouvernement serait là bien placé. »

— Nous puisons dans le *Courrier de la Martinique* quelques détails sur le dernier tremblement de terre qui a eu lieu à Saint-Pierre :

Saint-Pierre, 2 août 1839.

Cette nuit, à deux heures vingt-cinq minutes, nous avons été réveillés par un tremblement de terre épouvantable. Trois fortes secousses se sont fait sentir, et ont duré de douze à quinze secondes; les dernières étaient plus violentes. Le mouvement a été brusque, saccadé, horizontal, du nord-est au sud-ouest. De nouveaux désastres seraient sans nul doute à déplorer si nous avions éprouvé ce mouvement de trépidation qui a été si funeste lors du tremblement de terre du 11 janvier dernier.

A Saint-Pierre, il y a eu peu de mal; un mur de pignon s'est écroulé rue Sainte-Marthe, et a écrasé une petite maison qui y était adossée; personne n'a péri.

Telle était la violence des secousses, qu'une terreur panique s'est emparée des soldats logés dans la nouvelle caserne. Un homme s'est cassé la cuisse en sautant par une fenêtre, et beaucoup d'autres ont été plus ou moins grièvement blessés et foulés aux pieds dans les escaliers en s'y précipitant en désordre. Quatorze ou quinze ont dû être transportés à l'hôpital.

Nous apprenons qu'au Fort-Royal plusieurs murs se sont écroulés, mais personne n'a péri. Le toit et partie d'un mur de la maison de M. Dufougeray, dans la Grande-Rue, sont tombés et ont blessé deux ouvriers.

A l'abattoir, un homme a été blessé en voulant éviter le danger savane les malades qui, depuis la destruction de l'hôpital, étaient logés dans les salles de la caserne d'artillerie.

Dans le court espace de six mois, voici deux tremblements de terre d'une violence inconnue antérieurement dans la colonie. Sans nous attacher à en rechercher les causes, nous nous bornerons à constater que, depuis le tremblement de terre du 11 janvier, une sécheresse continuelle a régné; les vents du sud-est ont presque constamment soufflé. Depuis quinze jours il faisait très-sec, le vent assez fort à l'est-sud-est, et cependant la température était très-chaude. Les deux dernières nuits il faisait plat et une chaleur étouffante; les nuages étaient très-rapprochés du sol.

Aussitôt après le tremblement de terre, la pluie a commencé et continue à tomber. Le ciel est couvert et nous éprouvons une chaleur insupportable.

Nous sommes sans nouvelles de la campagne.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons, par une personne qui arrive de Fort-Royal, que ce matin, vers 5 heures 3/4, une nouvelle alarme a eu lieu. Les cris au feu! se sont fait entendre; mais on a su bientôt que c'était un mur de la caserne d'artillerie qui venait de s'écrouler. Personne n'a péri, grâce à la précaution qu'on avait prise de faire évacuer les malades et les soldats.

Il y a eu quelques blessés au Fort-Royal, mais en petit nombre.

— On écrit de Brest, 18 septembre :

Au milieu de ces récits d'infanticides et d'expositions d'enfants qui viennent si souvent affliger la société, il est consolant d'avoir aussi quelquefois à produire des traits où brille le sentiment de la maternité.

Une pauvre fille de l'arrondissement de Brest mit au monde un enfant du sexe féminin, qu'elle fit présenter à l'officier de l'état civil, et dont elle prit le plus grand soin. Mais bientôt la misère vint la forcer d'en faire le dépôt au tour de l'hospice. Depuis, sa position s'étant améliorée, elle a voulu réclamer son enfant.

Cependant deux choses étaient indispensables pour que l'on se rendit à ses vœux; d'abord, qu'il fut bien constaté que l'enfant qu'elle indiquait était bien celui qui lui devait la vie; en second lieu, que l'acte de naissance dressé par les soins de l'administration hospitalière fut réformé, et le premier acte reconnu seul valable.

On sait qu'au tribunal seul il appartenait de prononcer sur ces deux questions, qui n'ont présenté aucun doute d'après les renseignements fournis. La jeune mère s'est retirée toute joyeuse en emportant dans ses bras l'enfant, objet de ses affections. (Gazette des Tribunaux.)

— Un événement affreux vient encore d'affliger les habitants du quartier Saint-Victor à Marseille, et d'augmenter le chiffre déjà si considérable des accidents qui ont marqué les travaux du bassin de carénage.

Avant-hier soir, à cinq heures et demie, une vingtaine d'ouvriers attachés à ces travaux s'étaient réfugiés, pendant l'orage qui éclatait en ce moment sur notre ville, dans la cabane en bois construite sur la partie méridionale des bords de ce bassin. Ces travailleurs se sont ainsi soustraits, pour une heure environ, aux torrents de pluie qui tombaient; mais trois d'entre eux ont payé bien cher l'abri momentané qu'ils avaient trouvé pendant cet orage. Voulant profiter d'un moment de calme pour regagner leur domicile, ils quittèrent leur retraite, et se dirigèrent vers le port, en suivant les bords du quai; mais à peine ces malheureux eurent-ils fait quelques pas, qu'un grand bruit se fit entendre: c'était l'escalier en pierres de taille, nouvellement construit pour établir une communication avec la place Saint-Victor, qui s'écroulait avec fracas, et ils furent, avec les matériaux, les débris, l'eau, les terres roulant pêle-mêle, précipités dans le bassin. Un cri d'épouvante retentit aussitôt sur les terrains environnants, et bientôt les autres ouvriers et plusieurs personnes s'étant rendus sur le lieu du désastre, deux de ces hommes ont pu être retirés vivants du fond de l'eau, mais horriblement mutilés; le troisième, après des recherches infructueuses dans les décombres, qui ont duré jusqu'à une heure avancée de la nuit, a été retrouvé, sur l'indication d'une personne du voisinage, le lendemain dans le bassin; mais on n'a trouvé qu'un cadavre.

M. Marlot, commissaire central de police, assisté de ses agents, est venu, à neuf heures du matin, sur les lieux constater cette mort tragique et donner des ordres pour l'inhumation de cet infortuné. (Sémaphore.)

— Il existe dans le peuple, dit le *Mémorial dieppois*, de ces répulsions pour le crime qui en disent plus que tous les livres de morale, et qui se prolongent même après la mort de ceux qui les ont fait naître; telle est celle que nous allons rapporter. On n'a point oublié l'horrible affaire des Fournier; l'instruction et les débats de ce lugubre drame coûtèrent près de 10,000 francs. Aussitôt l'exécution des coupables terminée, l'autorité a fait mettre le séquestre sur leurs biens, et les a ensuite mis en vente. Plusieurs fois l'adjudication a été annoncée; et tous jours sans résultat, aucun acquéreur ne s'étant présenté; et pourtant ces immeubles sont agréablement situés et dans le meilleur état.

— Ce qu'on admire dans les chemins de fer, c'est la rapidité avec laquelle ils transportent les voyageurs. Mais, en France, cette rapidité n'existe encore, pour ainsi dire, qu'à l'état théorique. Les chemins de fer que nous possédons sont de vrais parcs à charrues qui se complaisent dans leur gloire et dans les millions qu'ils ont coûtés. Hier, nous avons mis, pour aller à Versailles, une heure moins cinq minutes, et pour en revenir une heure moins dix minutes. Or, la malle-poste ne met guère plus de temps pour faire le même trajet, et les diligences ordinaires n'emploient qu'une heure et demie en moyenne. Sur le chemin de fer de Saint-Germain l'illustre compagnie exploitante économise également son combustible.

Si encore il y avait économie pécuniaire pour le voyageur! — Avant-hier (samedi dernier), vers cinq heures et demie du soir, un orage terrible a éclaté sur Marseille. Une pluie extrêmement abondante, et telle qu'on n'en avait vu tomber de pareille depuis qu'aux époques, demeures célèbres, de grande inondation, venue grossir les ruisseaux de nos principales rues. En peu de temps, ces rues ont été de véritables fleuves, entraînant rapidement tout ce qui se trouvait sur leur passage. Plusieurs personnes ont été vues roulant vers le port, et n'ont pu être sauvées qu'au dévouement et à l'adresse des passants. On n'a pu constater aucun accident grave causé par cet immense écoulement des eaux pluviales. (Sémaphore.)

— Un homme du peuple, qui avait jeté une planche sur un ruisseau de la Canebière, à la suite d'une discussion avec un individu qui refusait de payer son droit de péage, un sou, a été

le payeur recalculant à coups de bâton. Celui-ci a été transporté à l'hôpital dans un état désespéré, et dans la soirée, l'auteur de cette voie de fait a été mis entre les mains de la justice.

— La succession de sir John Ramsden est énorme. Son petit-fils, le jeune baronnet de ce nom, âgé de 11 à 12 ans, hérite de 220,000 liv. sterl. (3 millions) par an; 500,000 livres (12,500,000 f.) sont partagés entre les trois fils du défunt. Chacun de ses fils doit recevoir 40,000 livres, et sa veuve aura l'habitation de Byrem avec 8,000 liv. sterl. de revenu.

— Le 29 septembre, la ville de Bort (Corrèze) inaugurera le buste en marbre de Marmontel. C'est dans cette ville que l'auteur des *Contes moraux* a pris naissance.

— On écrit de Dunkerque : « Dimanche, en présence d'un grand concours de marins, M. Descroix, commissaire de l'inscription maritime de ce port, a délégué au capitaine Vanraest la médaille en or que lui a décernée le ministre de la marine, par décision des 8 juillet et 12 août de cette année, pour récompenser le courage et l'humanité dont il a fait preuve en sauvant l'équipage du navire le *Jean-Bart*.

« Le 24 mars dernier, les signaux de détresse de ce navire, en danger de périr à Islande, furent aperçus par le capitaine Vanraest, et il fit aussitôt des efforts inouïs pour lui porter secours. Ce brave marin eut à lutter non-seulement contre la tempête affreuse qui le menaçait lui-même, mais encore contre son propre équipage qui, effrayé du danger, voulut s'opposer à son action généreuse. Il n'en retourna pas moins jusqu'à sept fois auprès du navire en péril, et le succès couronna ses efforts. Quatorze hommes lui durent la vie. »

**Extérieur.**

**NOUVELLES D'ORIENT.**

**TURQUIE. — CONSTANTINOPLE, le 7 septembre.** — On a reçu la nouvelle que la France, l'Autriche et l'Angleterre ont signé à Vienne une convention dans laquelle il est déclaré que l'intégrité du territoire ottoman sera maintenue. La Russie n'a pas voulu accéder à ce traité, par la raison qu'elle y a vu l'annulation complète de celui d'Unkiar-Skelessi.

Les puissances qui auraient signé la convention de Vienne auraient, dit-on, arrêté de faire, devant Alexandrie, une démonstration militaire, au cas que le vice-roi refusât à rendre la flotte turque. La question orientale telle qu'elle est pourrait bien devenir russe. La Russie exerce, dit-on, beaucoup plus d'influence qu'on ne pourrait le croire sur les résolutions de Méhémét-Ali, avec lequel le comte de Menden a de fréquentes conférences; mais cette puissance veut avant tout gagner du temps; toute sa sollicitude se porte sur le maintien de ce traité d'Unkiar-Skelessi, le chef-d'œuvre de sa diplomatie orientale. Aussi son ambassadeur, M. de Bouttenieff, fait-il tous ses efforts pour que l'intervention des grandes puissances ne soit qu'officiuse, et qu'on décide de laisser les Turcs et les Egyptiens débattre leurs différends entre eux; car vous sentez bien que si les puissances agissent par elles-mêmes, et passent des conseils à une autre sorte d'influence, la Russie ne pourra plus réclamer l'application de son traité dans lequel elle s'est arrogé le protectorat exclusif de la Turquie; d'un autre côté, elle ne se résoudra pas à prendre une attitude imposante, car, malgré toutes les ressources dont elle dispose, elle a aussi des embarras politiques et financiers qui lui font craindre de courir les chances d'une conflagration générale.

**EGYPTE. — ALEXANDRIE, 6 septembre.** — Notre situation politique est toujours la même. Le vice-roi ne retranchera rien de ses légitimes prétentions; il est prêt à courir toutes les chances d'une résolution qu'il a prise dans l'intérêt bien entendu de sa dignité. Le prince, qui a suspendu d'un signe l'élan de son armée conquérante, lorsque les populations, électrisées par le fanatisme musulman et soumises à l'ascendant de la victoire, se seraient toutes levées comme un seul homme en faveur de Méhémét-Ali, doit s'attendre à triompher, en gardant une attitude ferme, de tous les mauvais vouloir d'une ténébreuse diplomatie. Qu'on sache bien, en Europe, que le pacha d'Egypte aimera mieux s'enlever sous les ruines de l'édifice qu'il est parvenu à construire à force de génie et de persévérance, que de souscrire bonnement à des conditions avilissantes. Il veut garder pour lui et sa descendance les terres que l'épée lui a données; mais il ne demande pas à s'isoler du grand corps de l'empire musulman auquel il prêtait au contraire un utile appui. Sous les lourdes obligations d'une diplomatie tracassière et intéressée, une pacification générale aurait signalé l'avènement d'Abd-ul-Medjid au trône ottoman; mais, servie sans doute par l'astuce ordinaire du vieux Kosrew-Pacha, la diplomatie européenne n'a pas voulu que la Turquie et l'Egypte réglassent elles-mêmes leurs différends et y missent une prompte et heureuse fin. Or, cette diplomatie est tellement accoutumée, en Orient, à se voir contrariée et dominée par les faits, qu'elle ne peut, dans la circonstance actuelle, que faire une nouvelle expérience de l'impossibilité de les combattre quand ils sont accomplis. Aussi, sommes-nous ici dans une sécurité parfaite, regrettant seulement une perte de temps qu'il était si aisé de s'épargner. Les troupes égyptiennes n'ont pas changé de position depuis la dernière lettre. Ibrahim est à Marach, Selim-Pacha à Orfa, Ahmet-Pacha à Adana; le corps de Soliman-Pacha occupe Alep, Soliman, un peu souffrant, s'est rendu à Alep. On s'était long-temps entretenu ici de la défection d'Hafiz-Pacha dont on annonçait même la prochaine arrivée en Egypte; mais ce bruit, qui avait assez de consistance pour que je ne jugeasse pas inutile de vous le mander, ne se trouve pas confirmé.

A l'heure même que je vous écris, on est venu m'assurer que la correspondance de Constantinople, à la date du 31 août, avait rapporté à Alexandrie la nouvelle que les ambassadeurs des hautes puissances avaient enfin reçu des instructions qui auraient pour but d'amener une pacifique et prompt conclusion des différends turco-égyptiens, sans l'emploi d'une intervention armée. On ajoute que les ambassadeurs auraient présenté un ultimatum au divan qui a tenu conseil pendant plusieurs heures; on ne dit rien du résultat, on prétend seulement que les ministres du Sultan auraient demandé un délai de trois jours pour préparer une réponse définitive. Voilà les rumeurs politiques de notre ville.

Vous avez dû apprendre l'emprunt de deux cent mille talaris que le gouvernement égyptien vient de réaliser; cet emprunt a dû baisser nos changes.

Le capitain-pacha est de retour du Caire depuis quelques jours. Il est enthousiasmé de tout ce qu'il a vu; il a visité dans tous les détails les manufactures d'armes, les fabriques et les écoles, et toutes ces belles créations ont ajouté à l'admiration qu'il professait déjà pour Méhémét-Ali. Au Caire, ce haut personnage a été partout reçu avec les honneurs dus à son rang. Il est logé dans le beau palais d'Ibrahim-Pacha, sur les bords du Nil. Le capitain-pacha est âgé de quarante ans; sa figure est très-douce; toutes les personnes qui l'entourent s'accordent à dire qu'il a un excellent cœur. Il comprend et parle un peu le

français; il a des manières polies, et se montre très-affable.

**ESPAGNE.** — Les insurgés de Vera sont attendus de Saint-Jean-de-Luz; mais ils ne feront pas de séjour; et continueront leur route jusqu'à Ondres.

Les 1,800 hommes entrés aux Aldudes sont passés à Saint-Jean-Pied-de-Port, où ils sont plus commodément ou moins mal. Deux cents nouveaux chevaux doivent bientôt arriver à Bayonne.

Les officiers de cette troupe sont séparés de leurs soldats. 400 doivent aller aux dépôts. Tous les jours, du reste, on en fait partir. Les généraux seront internés dans le même dépôt à Vendôme.

Les soldats émigrés ne quitteront nos contrées que lorsque leurs chefs seront internés.

Les carlistes qui sont rentrés dans leurs villes et dans leurs foyers ont été reçus avec cordialité, et aucun d'eux n'a éprouvé le moindre désagrément. Ce fait qui ressort de toutes nos correspondances est un gage de tranquillité future et une marque du caractère généreux des Basques.

— On travaille activement à l'organisation des postes sur la route de Tolosa; il est probable que le courrier parcourra cette ligne jusqu'à Madrid le 1<sup>er</sup> octobre.

— On écrit de l'Alava que le 16 du courant 1,500 hommes, 100 chevaux et 4 pièces d'artillerie sortirent de Vittoria et se dirigèrent sur le château de Guebarra qui a pour garnison 2 compagnies d'Alava, 40 artilleurs, 12 pièces d'artillerie de gros calibre et pour sept mois de vivres. Arrivés sur ce point, les chrétiens attaquèrent le fort, et s'emparèrent du palais fortifié, qui se trouve dans le village, non sans avoir éprouvé une perte de quelques hommes et d'une centaine de blessés.

Le fort de Guebarra qui d'ailleurs est impénétrable a fait une défense vigoureuse, mais il devra bien céder à la force.

— On nous écrit de la frontière : La plus grande partie des troupes chrétiennes a quitté la frontière; Espartero est parti pour se mettre à la tête des vingt bataillons qu'il a envoyés contre Cabrera. Parmi ces bataillons, il y en a huit qui appartiennent à la garde royale.

Trois bataillons carlistes se tiennent toujours à Estella; ils sont surveillés par huit bataillons chrétiens qui sont dans la Borunda.

Toutes les cartouches qui avaient été déposées par les carlistes, à leur entrée sur le territoire français, ont fait explosion par suite de l'imprudence d'un officier espagnol qui laissa tomber auprès un peu de feu de son cigare; plusieurs personnes ont été blessées.

Tous les chevaux appartenant à la cavalerie carliste ont été remis aux chrétiens; ils ont été reconduits à l'extrême frontière par les cavaliers carlistes eux-mêmes qui paraissent fort vexés d'une pareille mission.

*Des frontières, le 7 septembre.* — On ne se fait pas une idée des bruits dont se servaient les chefs carlistes et don Carlos lui-même pour entretenir la confiance dans l'armée. A Elisondo, même en plein conseil, le prétendant a assuré que, dès qu'il se rapprocherait de la frontière, 10,000 Français entreraient pour le secourir. On se rappelle que l'on avait fait courir le bruit, il y a quatre mois, que 50,000 Français étaient prêts aussi à intervenir en faveur de l'absolutisme.

Les soldats sont tout étonnés que ces bruits ne se soient pas réalisés, et ils sont entrés en France avec la persuasion que le gouvernement les protégeait.

Don Carlos faisait acte de royauté au moment même de sortir d'Espagne; car, seulement quelques instants auparavant, il nommait brigadier le colonel alavais Alzaa, qui n'a pas long-temps joué de son grade, car il ne lui a fallu que passer sur le pont d'Urdach pour redevenir simple particulier.

Les carlistes font courir le bruit que des guerillas se sont formées en Biscaye. Il ne faut point ajouter foi à ces bruits.

Elio disait un de ces jours et assez hautement que s'il avait eu de l'argent, il aurait pu se maintenir encore en Navarre; mais les caisses étaient vides, et l'on ne trouvait plus à s'approvisionner dans le pays comme par le passé. Les populations étaient tellement fatiguées, épuisées, qu'elles n'offraient pas de résistance ouverte, mais une mauvaise volonté bien naturelle. Ce langage prouve évidemment que si l'on se fût maintenu en Navarre, ce n'eût pas été pour long-temps.

Pendant son séjour à Lecumberri, don Carlos reçut une lettre du curé Etcheverria qui lui demandait la permission de venir au quartier royal avec ses deux bataillons. Don Carlos prit conseil d'un de ses ministres, qui lui représenta la mauvaise impression que cela causerait quand on le verrait entouré d'assassins et de pillards. Etcheverria fut donc repoussé. Alors il écrivit de ses propres mains à don Carlos pour lui déclarer que désormais il n'y aurait plus de sacré pour lui que deux personnes : celle du roi et celle du prince des Asturies.

Quand cette déclaration fut connue au quartier-royal, l'effroi fut au comble. La princesse de Beyra était agitée de la plus vive indignation. « Il n'a qu'à venir, ce monstre! s'écriait-elle en pleurant. S'il n'y a plus d'hommes autour de moi, je prendrai un pistolet et je ferai chèrement payer ma vie à ces assassins. » En vain les personnes qui l'entouraient cherchaient à la calmer; il fallut que don Carlos lui-même vint la consoler et l'assurer qu'elle n'avait rien à craindre.

(*Sentinelle des Pyrénées.*)

**ANGLETERRE.** — On parlait à Londres, il y a deux jours, d'une manière assez mystérieuse, de l'arrivée dans cette capitale d'un diplomate dont la mission n'était pas bien définie. La lettre suivante, écrite de Berlin à la *Gazette d'Augsbourg*, par son correspondant à deux croix, jette quelque jour sur les projets de ce voyageur :

« Berlin, 10 septembre. M. de Brunow, plénipotentiaire russe à la cour de Stuttgart, est arrivé ici en venant de Saint-Petersbourg; il se rend d'abord à Londres, où il est chargé de remplir une mission spéciale, qui se rattache, assure-t-on, exclusivement aux affaires d'Orient, et qui semble surtout avoir pour but d'opérer un rapprochement entre l'Angleterre et la Russie, et d'effacer la méfiance qui règne à Londres à l'égard des projets ultérieurs du cabinet russe en Orient. La mission de M. de Brunow est donc très-importante, mais aussi très-épineuse. Elle lui fera honneur si elle réussit. » C'est, dit-on, la première fois que M. de Brunow est appelé à remplir des fonctions diplomatiques, car jusqu'à présent il était le rédacteur en chef du département des affaires étrangères à Saint-Petersbourg, où, à la vérité, il a tenu la plume, mais sans exercer une influence personnelle sur les relations avec les cabinets étrangers. La position qu'il a occupée jusqu'ici facilite à un très-haut degré sa mission, car il doit nécessairement connaître l'esprit et les intentions de sa cour, ce qui est d'une grande utilité pour un négociateur. Les relations étant devenues moins intimes entre l'Angleterre et la France, il paraîtrait que le cabinet de Saint-Petersbourg a conçu le projet d'un tiers-parti, et cela pourrait bien être la base des instructions de M. de Brunow. »

**Bibliographie Lyonnaise.**

(1<sup>er</sup> Article.)

Si quelqu'un, avant 1789, eût dit à Lyon : — Un temps viendra où tu compteras tes journaux quotidiens, tes feuilles hebdomadaires et mensuelles, tes revues littéraires, tes productions scéniques, tes livres de philosophie, tes poésies, tes poèmes, tes œuvres historiques, — la noble ville, enveloppée dans les replis soyeux de son industrie et n'apercevant nulle part autour d'elle cette fermentation inouïe de l'intelligence dont la presse est la voix, eût considéré cette prédiction comme l'hallucination d'un poète. Alors, en effet, tout semblait accuser de réverie une semblable promesse, et cependant un demi-siècle a suffi pour convaincre de la vérité de ces paroles; les plus incrédules assistent encore à cette révolution, et nul ne peut dire de ce mouvement littéraire qu'il n'ira pas plus loin.

Nous savons maintenant comment s'est fait tout ceci. L'apparition de systèmes contraires, le scepticisme, la fièvre d'analyse, la liberté de discussion étendant ses limites par-dessus de précaires entraves : tels sont les causes et les moyens du débordement de la presse. Les plus hautes tribunes se sont fait partout des succursales plus retentissantes souvent qu'elles-mêmes, et là, toute doctrine a été mise en question. Il y a mieux : les causes étrangères à la France, les puissances hostiles à nos intérêts, ont voulu avoir leurs organes parmi nous; les prétentions les plus étranges s'y sont trouvées soutenues. Peut-être sommes-nous appelés à voir appuyer les droits du jeune Nadir-Bey, fils supposé de Mustapha IV et prétendant au trône de l'empire ottoman!

L'universalité des matières embrassées par la presse française est consolante en ce sens qu'elle nous donne la preuve d'un travail tout à la fois de décomposition et de réforme dont la France est le foyer; elle est consolante encore sous le rapport de notre influence aux yeux de l'étranger, puisque, malgré d'appareils dédains, tous, amis et ennemis, veulent, comme l'empereur des Russies, subventionner leurs avocats pardevant le tribunal de notre patrie. C'est ici l'assentiment tacite à cette vérité dès long-temps proclamée, et prêchée dernièrement encore par la *Gazette* : « La France a la mission providentielle de diriger les peuples. Toute doctrine, avant de réussir, doit recevoir le baptême de l'opinion française; rien de ce qui sera fait en dehors d'elle ne sera stable, et les puissances qu'elle ne reconnaîtra pas périront par leur base. »

Cependant, à côté de cette pensée qui fortifie, que de réflexions tristes ne fait pas naître le tableau de notre gaspillage intellectuel! Nous ne parlons point ici des dangers de prédications brutales, sans lumières, sans moralité et sans foi; nous ne disons rien de ces pamphlets politiques dont la portée trahit l'origine suspecte et corrompue; ces libelles portent avec eux leur condamnation, et le peuple, qu'ils voudraient compromettre, les regarde passer sans les craindre. Nous ne voulons point non plus nous occuper de cette presse industrielle stigmatisée par Sainte-Beuve; mais nous disons qu'en étudiant l'aspect général de notre littérature, on reste convaincu de l'impuissance actuelle de celle-ci, et choqué des vices de son organisation. Le domaine littéraire, se trouve en ce moment morcelé comme la fortune et la propriété foncière. Nous ne savons si cette remarque a été faite déjà; dans tous les cas, elle est juste. Chaque écrivain tient à sa spécialité, ou, si vous le préférez, à son étroite personnalité, comme le laboureur s'attache à son coin de terre, et ni l'un ni l'autre ne veulent acheter leur part dans quelque chose de grand par le sacrifice de leurs pauvres ressources. Aucune pensée commune ne lie les mille bras de la presse; parmi les écrivains, les uns suivent et veulent expliquer les événements du jour au pas de course, et chacun dans un sens différent; les autres parent de *clinquant* quelques toutes petites facéties, d'insignifiantes *nouvelles*, tort peu neuves par le fond, et dont le titre aura vieilli demain; quelques-uns se disputent sur des sophismes, quelques autres s'occupent de la critique; de la critique, ce sacerdoce auguste confié jadis à la garde des hommes grands par la science, mais aujourd'hui signe presque certain d'impuissance, tombé dans la main des faibles, et dilapidé par ceux-là qui, ne sachant rien produire, s'irritent contre les productions des autres.

Cette multiplicité des organes littéraires s'explique par l'objet même de notre comparaison. Au moyen-âge, temps d'association, de grandeur et de foi, les sociétés religieuses se consacraient toutes entières, elles et leurs générations, à la composition d'œuvres uniques qui, laissant dans l'oubli les noms de leurs auteurs, servaient du moins d'immortels monuments à l'histoire; en même temps s'élevaient d'un autre côté, et comme par enchantement, ces cathédrales gothiques qui nous oppriment encore sous le poids de leur grandeur sans que nous puissions découvrir dans leurs pierres sculptées le front même de leurs architectes. Notre intention n'est point de faire ici le panegyrique des détails de la forme sociale adoptée par le moyen-âge, mais du moins nous voyons dans cette époque les essais d'un levier d'association; l'humanité comprenait alors qu'elle formait l'intermédiaire anneau d'une chaîne infinie; elle fondait non-seulement pour le présent, mais bien encore pour l'avenir, et procédant par masses, elle se souciait peu de faire resplendir quelques individualités, pourvu que l'époque entière se préparât de glorieux souvenirs. Alors, sans doute, quelques noms devinrent célèbres à l'aide d'une pensée traduite en poème, ciselée dans le marbre ou peinte aux coupes; mais ces rares distinctions n'avaient lieu qu'au prix d'une grandeur égale au sujet traité, et pour cela fallait-il encore que les chefs-d'œuvre se confondissent dans l'harmonie de l'ensemble.

De nos jours, quel contraste! Nous marchons à tâtons dans l'isolement et dans le doute; nous allons les uns à droite et les autres à gauche; nous nous heurtons; nous croyons faire cesser le désordre, et nous désorganisons tout en organisant la concurrence. Les hommes de l'industrie, les possesseurs de terres travaillent au jour le jour et pour eux; ils compromettent à leur profit les intérêts de leurs ouvriers, de leurs rivaux, et ne songent qu'à produire davantage sans consulter les besoins et les débouchés. De même les littérateurs, devenus les ouvriers de la librairie, travaillent aux gages, à la journée et pour vivre; pour eux point de pensée d'art, d'utilité morale ou de gloire; ils s'usent solitaires à de petites choses; ils échangent chaque soir contre le prix d'une orgie leurs improvisations de la journée; au lieu de s'entendre et d'unir leurs pensées, leurs recherches, au lieu de s'assigner un même but, une généreuse tendance, ils s'évitent, se cachent, se dérobent leurs rêves; et s'ils se connaissent, c'est par la haine jalouse; s'ils cherchent à lire dans leurs cœurs, c'est pour s'arracher une œuvre préconçue ou pour la miner à l'avance. Après avoir provoqué cet état de division et de lutte, la librairie s'en trouve aujourd'hui la victime; son crédit craque sous les coups des faillites. Le pays se retire d'elle et de ses œuvres, parce qu'il y voit faiblesse, confusion et misère; les travaux sérieux sont écourtés, les inutilités sont préférentielles et envahissantes. Pas une planche de salut pour la librairie, pas une ancre littéraire nouvellement jetée, à laquelle puisse s'attacher la société. Quelles œuvres restées véritablement célèbres notre siècle a-t-il produites? Si quelques-unes se sont avec justice fait remarquer un moment, l'indifférence de l'époque et le flux et le reflux incessant des livres nouveaux les ont emportées sans leur laisser le temps de s'asseoir sur le ri-

vage. Jamais on n'a lu et produit davantage, jamais aussi ces choses n'ont été faites plus légèrement. Voilà pourquoi nous disons qu'à de rares exceptions près, le tableau de notre littérature offre un triste spectacle.

En indiquant les effets, nous avons fait comprendre comme cause le manque d'unité, de foi, d'association. Voyons si la conviction du malaise est seulement la nôtre, et comment d'autres l'expliquent. Voici ce que dit Eugène Pelletan qu'on ne soupçonnera certes pas de pousser à la réforme :

« . . . . . Obermann, ce génie sombre de la rêverie moderne et du doute, a été le père infirme de toute une génération qui doit passer et qui passe déjà ; car enfin, si l'homme est né avec des facultés actives, c'est apparemment pour les employer. Mais, d'un autre côté, ne faut-il pas reconnaître que le champ d'action n'est pas encore trouvé, qu'il ne peut être ni la guerre, ni même les industries telles qu'elles sont, et qu'alors les générations qui arrivent sont condamnées à tourbillonner et à se perdre comme des flocons d'écume que la brise enlève de la

crête des vagues ? Cette seule pensée doit couvrir d'une certaine sympathie, plutôt que de dédain et de raillerie, tant de plaintes et de dégoûts de tout genre qui s'échappent de tant de lèvres. Nous nous épuisons dans de misérables querelles au lieu de constituer l'avenir. »

Eugène Pelletan s'arrête là, et vraiment il ne pouvait aller plus loin, sans mentir à la pensée d'arrêt que prêche la feuille dans laquelle il écrivait. Cet écrivain se borne à nommer l'avenir, et, condamnant le présent, regarde comme introuvé le champ d'action futur. Nous sommes parvenus au-delà ; nous avons désigné ce champ d'action, objet de tant de désirs, et nous avons trouvé de la littérature, la propriété, l'industrie, solidaires les unes des autres et se représentant mutuellement, devaient se réfugier dans une seule direction, dans une même pensée, dans l'arche sainte d'une association sagement réglée. Ceci est un besoin qui se fait sentir et comprendre. Quels essais insuffisants a-t-on tentés pour le satisfaire ? quelle place notre ville occupe-t-elle dans le grand travail ? Telles sont les

questions à l'étude desquelles nous consacrerons notre prochain article.

BOURSE DE PARIS DU 24 SEPTEMBRE.	
Trois pour cent . . . . .	81 1/2
Quatre pour cent . . . . .	101 40
Cinq pour cent . . . . .	110 70
Actions de la banque . . . . .	2790
Rentes de Naples . . . . .	101 50

**GYMNASE-LYONNAIS.**  
Vendredi 27 septembre. — Neuvième représentation de M. Bocage. — Les Enfants de Lara, drame. — Six heures.

**CIRQUE DES BROTTEAUX.**  
Jeudi 26 septembre 1859. — 1<sup>o</sup> Exercices d'équitation. — 2<sup>o</sup> L'Espérance, événements historiques en cinq actes et quinze tableaux. — Six heures.  
Le Rédacteur en chef, Gérant responsable, F. RITHEZ.

## Feuille d'Annonces.

### ANNONCES DIVERSES.

(6797) A VENDRE.—Un bon cheval à deux fins. S'adresser au portier de la maison Boissat, n° 7, place Louis XVI, aux Brotteaux.

(6801) A LOUER à la Noël prochaine. — Magasin, arrière-magasin, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> étages, et cave, rue Dubois, 6. S'adresser au magasin de draperie.

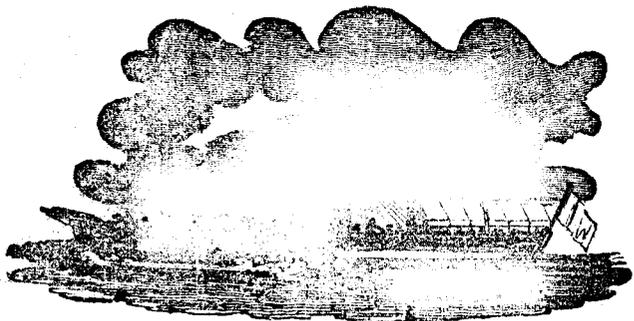
(6758) LAIT D'ARABIE  
Pour teindre les cheveux et la barbe en douze nuances. — Le seul dépôt à Lyon est chez M. Bonnardet, marchand-quincaillier, rue Saint-Dominique, n° 9, où l'on trouve également l'EAU PIÉNOMÉNALE pour teindre les cheveux seulement à la minute et en toutes nuances.

LA CRÉOSOTE-BILLARD CONTRE LES MAUX DE DENTS  
Enlève à l'instant la douleur de dents la plus vive, et guérit la carie des dents gâtées.—Prix : 2 fr. le flacon, avec l'instruction. — Pharmaciens dépositaires : Vernet, place des Terreaux, à la pharmacie des Célestins, et Boitel, à Lyon; Voituret, à Villefranche. (3963—952)



**LE PAPIN DU RHONE,**  
BATEAU A VAPEUR EN FER A BASSE PRESSION,  
PARTIRA DU PORT DES CORDELIERS POUR  
VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE ET ARLES,  
Samedi 28 et dimanche 29 septembre, à cinq heures du matin.  
Il transporte voyageurs et marchandises.  
A dater du 1<sup>er</sup> octobre, les PAPINS DU RHONE partiront de LYON pour ARLES les jeudi et dimanche de chaque semaine. (272)

(951—3914) Rue Richelieu, 93, à Paris.  
**AMANDINE,**  
De FAGUER, successeur de LABOULLEE, parfumeur.  
Le succès immense et toujours croissant de cette pâte de toilette est dû à sa supériorité bien reconnue pour blanchir la peau, l'adoucir et la préserver de la hâle et des gerçures. — Dépôt à Lyon, chez M. Soccard aîné, place de l'Herberie, où l'on trouve le SAVON DULCIFIÉ du même.



**BATEAUX A VAPEUR**  
DE LYON A CHALON.  
Les beaux bateaux LE CYGNE et L'AIGLE, connus par la supériorité de leur marche et leur bonne tenue,  
PARTIRONT TOUTS LES JOURS, A SIX HEURES DU MATIN,  
Le CYGNE les jours IMPAIRS,  
L'AIGLE les jours PAIRS. (270)

**MALADIES SECRÈTES,**  
SI ANCIENNES ET REBELLES QU'ELLES SOIENT,  
LE FUSSENT-ELLES DEPUIS 50 ANS,  
Guéries sans rechute, en un à cinq jours, par la méthode sûre, facile et peu coûteuse du docteur THIVAUD, de Montpellier, breveté.  
Dépôt, à Lyon, chez M. BERTRAND, pharmacien, place Bellecour, n° 12. (2102)

## HISTOIRE DE FRANCE D'ANQUETHI,

CONTINUÉE DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1830 PAR M. LÉONARD GALLOIS.  
NOTA.—Cette histoire de France est la seule complète, la seule établie sur une grande échelle, la seule qui soit terminée par des tables analytiques et chronologiques, la seule enfin qui jouisse d'une grande popularité.  
MM. les libraires, voyageurs, dépositaires et porteurs à domicile, qui s'occupent du placement des produits de la librairie, sont prévenus qu'en s'adressant directement, et sans avoir recours à aucun intermédiaire, au Bureau central de l'Histoire de France, on les fera jouir d'une remise propre à les défrayer de leur déplacement et à rémunérer largement leurs soins. On expédiera sans délai, contre remboursement, toutes les demandes quelconques d'exemplaires complets, de volumes et de livraisons.  
Ecrire franco à l'éditeur de l'Histoire de France, rue Neuve-Montmorency-des-Panoramas, 2, à Paris. (950)

<b>Eaux minérales naturelles et artificielles.</b>	<b>REMÈDES BREVETÉS, AUTORISÉS, Annoncés dans les journaux.</b>	<b>Chocolats de santé Bains de vapeur à domicile.</b>
	DÉPÔT GÉNÉRAL CHEZ VERNET, PH., PLACE DES TERREAUX, 13.	

Reconnaitre l'empreinte de mon cachet sur le bouchon et sur la bouteille.

Dépôt dans toutes les Villes. PAR ORDONNANCE ROYALE 5067.

**SIROP DE JOHNSON BREVETÉ.**

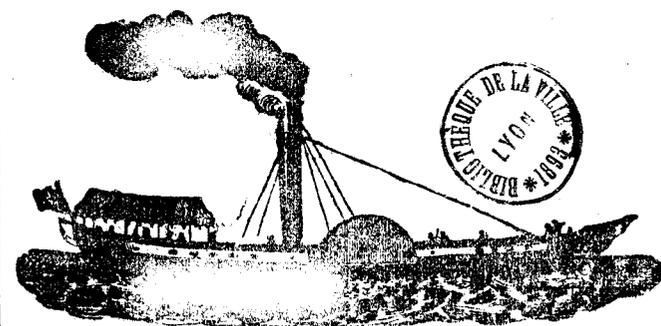
PHARMACIEN, RUE CAUMARTIN, N° 1, A PARIS.

Les effets de ce Sirop sont très-remarquables dans les CATARRHES, dans les MALADIES NERVEUSES, dans les PALPITATIONS, dans certaines HYDROPIQUES.

Ce Sirop ne se débite qu'en bouteille revêtue de cette étiquette signée.

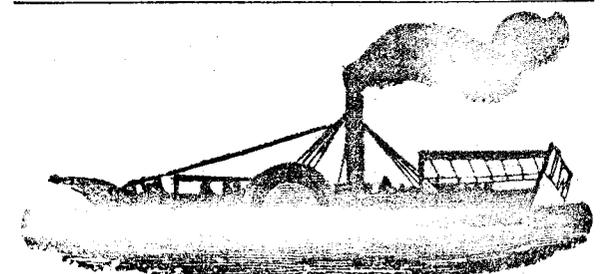
**COURS THÉORIQUE ET PRATIQUE DE COMPTABILITÉ COMMERCIALE, EN VINGT LEÇONS, PAR M. ALEX. MAYER, DE BESANÇON,**  
Professeur et auteur d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la tenue des livres.

M. MAYER prévient le public, et particulièrement les jeunes gens qui se destinent au commerce, qu'il fera en cette ville un SEUL cours de comptabilité commerciale, où il enseignera non-seulement la tenue des livres en PARTIES SIMPLE ET DOUBLE, mais encore toutes les connaissances exigées d'un comptable.  
La méthode mise en pratique dans ce cours est d'une telle clarté, qu'elle n'exige aucun effort d'imagination pour être conçue.  
M. Mayer GARANTIT à tous ses élèves qui auront suivi ses vingt leçons avec exactitude, les capacités nécessaires pour occuper immédiatement des emplois de teneurs de livres dans quelque partie que ce soit.  
MM. les commis-négociants, pouvant de cette manière éviter un long apprentissage, s'empresseront de profiter de l'occasion qui leur est offerte et qui ne se présentera plus pour eux, attendu que le temps ne permet pas à M. Mayer de prolonger son séjour à Lyon au-delà d'un mois.  
Les seules connaissances exigées pour l'admission au cours sont : la lecture, l'écriture et les quatre premières règles de l'arithmétique.  
Ouverture du cours, le 2 octobre 1859, à sept heures du matin.  
Prix : 30 fr. par personne, payables en souscrivant.  
Il y aura une enceinte réservée pour les dames, ou un cours particulier si leur nombre est suffisant.  
On pourra se faire inscrire et retirer sa carte d'admission, tous les jours, de 2 à 4 heures, chez M. Alex. Mayer, hôtel du Parc, place des Terreaux. (6800)

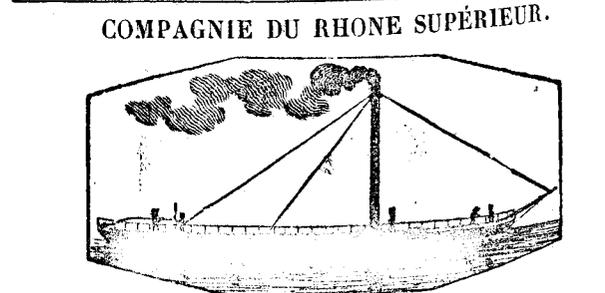


(268) **COMPAGNIE GÉNÉRALE DES BATEAUX A VAPEUR**  
POUR  
VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE ET ARLES.  
Départs tous les jours.  
POUR MARSEILLE DIRECTEMENT,  
Les dimanches, jeudis et samedis, à quatre heures et demie du matin, du port de la Charité.

(6802) On a perdu le jeudi 19 septembre un chien d'arrêt de race anglaise, les quatre bouts des pieds blancs, ainsi que le bout de la queue qui est entière. Il a une marque blanche sur le nez et une au poitrail. Le reste de son corps est marron.  
S'adresser à M. Ray, boucherie de l'Hôpital, n° 10.



**BATEAUX A VAPEUR**  
DU RHONE  
**SERVICE DE L'AIGLE.**  
Départs à cinq heures du matin.  
Ces bateaux, très-spacieux, se distinguent par la supériorité de leur marche et la commodité des emménagements.  
Les bureaux de la compagnie sont : quai de Retz, n° 45, et place de la Charité, hôtel de Provence. (261)



**COMPAGNIE DU RHONE SUPÉRIEUR.**  
**SERVICE DE SEPTEMBRE.**  
Départs de LYON, à cinq heures du matin.  
Départs d'AIX-LES-BAINS, à sept heures du matin.  
Lundi, Mercredi, Vendredi. (230)

**MARLEIX FOLS**  
AUX DEUX spécialités  
PERFECTIONNÉS.  
PLAVERE LYON

LYON.—IMPRIMERIE DE BOURS Y FILS, RUE POULAILLERIE, 19.